

MAURICE FICKELSON

Fragments d'Eurydice

J'ouvre un tiroir: il y a une main à l'intérieur. Je le referme aussitôt. Je n'ai sans doute pas eu le bon regard. Ou c'était une pensée. Le tiroir est celui de la commode où je range mon linge; je voulais juste prendre un mouchoir. Quand j'ai eu cette pensée... Je veux dire, l'une de ces pensées qui troublent les apparences et prennent corps pour se mêler au monde, déjà bien confus. J'attends un peu, le temps que l'émotion s'apaise, et, posément, avec un petit sourire, je fais un nouvel essai: c'est bien une main de femme, les ongles vernis, les doigts légèrement fléchis, dans le tiroir que j'ai ouvert. Familière... jusqu'au bout des ongles. Cette pensée que j'ai eue — ou que je viens d'avoir, appelée par le rouge qu'elle aimait pour ses ongles, ce rouge-ci, justement, que je reconnais, un rouge incarnat qui se dénaturait sous mon regard sur toute autre main que la sienne, tant il était devenu sien, alors je me rappelle combien elle aimait la beauté de ses mains et le soin extrême qu'elle en prenait —, Eurydice est le nom de cette pensée. Elle a au doigt son anneau d'or. J'observe le léger dessin des veines: ce n'est pas un moulage; une forme, un simulacre; ce n'est pas quelque chose de mort, que la science prélève sur les corps qu'on lui livre, ou le crime, parfois: cette main est vivante. Je referme le tiroir. Je me rassure: combien de temps pourra-t-elle se maintenir? Un moment, un court moment; puis le monde se souviendra qu'Eurydice est morte. Et, en effet, le lendemain, le tiroir sera vide. Juste mon linge, mes mouchoirs. Je souris. Avec un sentiment neutre, je pense à l'anneau qu'elle portait. Son anneau d'or. C'était donc sa main gauche, me dis-je.

La main droite est venue quelques jours après. Elle ne sait où se mettre. Elle n'est pas tranquille. Impatiente, inquiète, peut-être, de l'impression que je reçois, qu'elle veut me donner. Elle apparaît entre les rideaux de la fenêtre; elle me fait signe. Viens,

me dit-elle — ou adieu. Quelle attitude prendra-t-elle? Dramatique, à coup sûr, main de comédienne à la recherche de l'effet. Et toujours une interrogation — as-tu oublié? Posée sur la table, elle déplie lentement les doigts, offre sa paume. Sa main nue... Non, je n'ai pas oublié, elle veut dire le moment de notre première rencontre qu'elle me tendait la main pour me quitter, où, ne pouvant résister à son désir de séduire jamais en repos, y cédant, mais cette fois, comme malgré elle, elle retira son gant, et dans l'instant où sa main toucha la mienne, comment aurais-je pu l'oublier? — je ne vis dans son regard qu'un sentiment comme d'incrédulité, oui, c'est ce qu'elle veut que je me rappelle, et comment nous fûmes tous les deux étonnés.

Ses mains, ses yeux, ses seins, ses lèvres — comme les mots en désordre d'une phrase défaite cherchant à se recomposer selon le sens toutes les parties de son corps, et leurs apparitions à toute heure du jour, sur les étagères, entre les livres, n'importe où, dans la cage de l'oiseau, parmi les moulures du plafond, les plis des tentures, ou mêlées aux fleurs d'un bouquet. Et aussi bien, elle se sert des miroirs, des lampes, des ombres — elle n'est pas en peine d'inventions. Maîtresse de son art, découpant l'espace, calculant les angles — Eurydice, la comédienne, avec toutes les parties de son corps, et leurs apparitions, tour à tour, ses yeux, ses lèvres, ses seins, le droit différent du gauche, que je reconnais au mamelon qui se rétracte et se creuse autour de la pointe. Sur les coussins du sofa, une épaule se lève; dans un cadre, son ventre et le haut des cuisses; sa chevelure se dénoue, ses lèvres s'entrouvrent. Que cherche-t-elle? Que veut-elle dire? Elle me suit du regard: c'est le regard de ses yeux — ils flottent dans l'aquarium; son sexe s'étoile dans les herbes. Et ceci est son pied qui dépasse, sous l'armoire.

N'a-t-elle rien omis? Rien oublié... Non, apparemment, aucune partie de son corps, et pourtant... Voici ses fesses, c'est bien ça, ses lèvres, elles s'entrouvrent ... Vois, dit-elle, veut-elle dire, je n'ai rien oublié et toi? Moi... Je me disperse en elle, dans toutes les parties de son corps que, itérative, elle me propose, que je reconnais, ses yeux, ses mains et encore, sans jamais qu'elle se recompose et retrouve en moi sa forme, un instant.

J'observe, à travers la vitre, ses cheveux serrés en chignon sur la nuque, dans la bibliothèque. Demain, je la verrai de trois-quarts. Ce sera la courbe d'une pommette... Son nez. Et moi, des grands gestes pour chasser la vision: je suis las de vos morceaux choisis, ma chère, lui dis-je. Mais non, elle ne choisit pas. C'est elle tout entière, et pourtant... inachevée. Jeune fille encore, en quelque sorte, dans toutes ses parties. Et vierge en deçà de toute virginité. Ce serait à moi de faire le reste — me laisse-t-elle entendre, que je ne la laisse pas s'épuiser en apparitions. Mais quoi? Je cherche, mon amour, je cherche... Mais je ne vois rien d'autre à faire que de changer la disposition des meubles dans l'appartement. La tapisserie aussi, peut-être... J'allume des bougies. Ça peut l'aider. Leur flamme posée sur la mèche, toujours sur le point, dirait-on de la quitter. Et les ombres qu'elles font... Je lui donne de la compagnie. Mais ce n'est pas ce qu'elle désire. Irritée, elle me le fait savoir. Un souffle passe, une longue expiration... Est-elle impatiente! Les bougies s'éteignent.

Maurice Fickelson